

Suzanne Marchand : *Rouge à lèvres et pantalon. Des pratiques féminines controversées au Québec 1920-1939*

France Gagnon

Volume 11, Number 1, 1998

Éducation et émancipation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057996ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057996ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, F. (1998). Review of [Suzanne Marchand : *Rouge à lèvres et pantalon. Des pratiques féminines controversées au Québec 1920-1939*]. *Recherches féministes*, 11(1), 335–338. <https://doi.org/10.7202/057996ar>

Observant une figure du passé, la sorcière, elle voit en celle-ci une métonymie du combat féministe qui résume l'effort collectif des années 70 (p. 189). La prostituée est une autre figure de la féminité contemporaine; Saint-Martin en compare les représentations, très différentes, dans quelques textes d'auteurs masculins (Sartre, Bataille, Klossowski) et dans l'écriture au féminin (Nicole Brossard, Denise Boucher, Josée Yvon ou Carole David) : «Victime ou rebelle, la prostituée exige que le féminisme tienne compte d'elle» (p. 209). Partant ensuite en promenade littéraire dans la ville, l'auteure constate que les ravissements urbains des femmes diffèrent de ceux des hommes («Elles dans la ville», p. 224). Après avoir remis en question la recherche, utopique mais vivifiante, d'un projet de langue véritablement maternelle (p. 221), Saint-Martin termine son étude par une comparaison des textes féministes et métaféministes. Le concept de métaféminisme évoque «ce qui dépasse ou englobe le féminisme [...] l'intégration du passé plutôt que son abandon [enfin] le nouvel espoir du féminisme, son renouvellement» (p. 237), écrit Lori Saint-Martin en observant *Les images* de Louise Bouchard, longue descente dans la folie, *Le sexe des étoiles* de Monique Proulx, triple histoire d'amour, et *Un cœur qui craque* d'Anne Dandurand, quête de passion et de tendresse (p. 242). La conclusion de Saint-Martin est marquée par l'ouverture; une réelle et nouvelle curiosité pour l'autre permet souvent aux romans métaféministes de mettre en scène un protagoniste masculin comme le font certaines œuvres de Lise Tremblay ou de Lise Bissonnette; l'auteure y voit le signe d'un rapprochement entre les sexes grâce au féminisme qui aura permis aux écrivaines de «trouver les mots pour le dire» (p. 267).

Cela dit, il y a lieu de se demander si l'expression «métaféminisme» va s'imposer. Ne comprend-elle pas une certaine subordination du féminisme? Mais *Contre-voix* demeure un incontournable, en particulier pour les féministes littéraires. Écrit avec clarté, il a aussi séduit la presse au moyen de son concept inédit de métaféminisme. Vu que les exemples choisis concernent exclusivement la littérature «savante», il resterait maintenant à réfléchir, à la lumière des questions théoriques de *Contre-voix*, à l'évolution de la littérature populaire écrite et lue par des femmes. L'ouvrage est suffisamment riche pour éclairer toute démarche littéraire.

Marie-José des Rivières  
Centre de recherche en littérature québécoise  
et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe  
Université Laval

**Suzanne Marchand** : *Rouge à lèvres et pantalon : des pratiques esthétiques féminines controversées au Québec, 1920-1939*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1997, 162 p.

Le Québec de l'entre-deux-guerres en est au début d'une période intense de changements sociaux, de contacts avec le monde et de modernisation. C'est à une incursion dans la modernité telle qu'elle est vécue quotidiennement par les Québécoises, à travers les soins qu'elles apportent à leur apparence, que nous convie ici l'auteure.

L'ouvrage de Suzanne Marchand se divise en trois parties principales : après avoir analysé les nouvelles normes de beauté mises en avant par les magazines féminins et le discours de réaction de l'Église catholique, l'auteure tente de voir jusqu'à quel point ces influences contradictoires modifient le travail que les Québécoises effectuent sur leur propre apparence.

L'hypothèse de recherche s'oriente selon deux axes : le degré d'intégration des nouvelles normes d'apparence dépendrait du milieu de vie, rural ou urbain, et des ressources économiques des femmes, selon des recherches précédentes ayant démontré que les pratiques désirables dans une société sont souvent celles qui reflètent les valeurs de la classe dominante. La période choisie, 1920-1939, correspond, selon l'auteure, au moment où les standards actuels, minceur, bronzage, jeunesse, font leur apparition dans la société québécoise comme ailleurs en Occident.

Cette étude, d'abord présentée comme mémoire de maîtrise en ethnologie à l'Université Laval, a été effectuée à partir de plusieurs types de sources. Ainsi, l'auteure a tracé un portrait des influences modernisantes en observant les catalogues distribués dans toute la province par les grands magasins de Montréal et Québec ainsi que les articles et les publicités des magazines féminins, principalement de *La Revue moderne*. D'autre part, le discours opposé de l'Église catholique est étudié à travers les ordonnances et commentaires religieux diffusés dans les hebdomadaires destinés aux prêtres et dont ils s'inspiraient pour préparer leurs sermons. Finalement, et c'est là le cœur de l'hypothèse de l'auteure, la pénétration de ces discours dans la vie quotidienne des Québécoises est reflétée par les expériences de douze femmes, rapportées à l'auteure au cours d'entrevues semi-dirigées. Si l'échantillon est restreint, considérant le projet ambitieux de généraliser les perceptions de quelques femmes aux expériences de tout un groupe social, et ce, sur une période de vingt ans, il est cependant nécessaire de souligner la grande pertinence du choix des personnes interviewées. De classes sociales et de milieux différents (rural ou urbain, aisé ou défavorisé), d'état civil et d'âges différents quoique rapprochés (de 13 à 26 ans), les femmes qui témoignent permettent à l'auteure de vérifier ses hypothèses par un questionnaire bien mené.

Le Québec des années 20 et 30 s'urbanise de plus en plus, et cette situation contribue, selon plusieurs auteurs et auteures, à des changements dans la manière dont les gens se perçoivent les uns les autres. Contrairement aux villages où la réputation et les actes sont connus de tous et de toutes, les villes exigent de se former une opinion plus hâtive sur les personnes rencontrées, souvent simplement en se basant sur l'apparence. La croissance des villes serait donc un facteur qui aurait contribué à l'augmentation de l'importance de ce que l'auteure appelle le «travail des apparences», c'est-à-dire la modification du corps et du visage pour correspondre aux normes en vigueur.

La diffusion à toutes les femmes des standards modernes de beauté se fait principalement par l'imprimé, qui rejoint de plus en plus tous les coins de la province. Revues et catalogues amènent aux femmes les photographies, dessins de vêtements, publicités d'articles de beauté et chroniques de mode qui inspireront le travail qu'elles effectueront sur leur apparence. On trouve dans ces publications trois grands «dictons» de beauté : la minceur, le bronzage et la jeunesse.

Si auparavant l'embonpoint était signe de richesse, la minceur devient au cours de cette période le signe d'une bonne nutrition et donc d'un certain statut social désirable. De plus, puisque des études commencent à prouver le lien entre l'obésité et certaines maladies, le «devoir de minceur» commence à s'imposer comme un idéal non seulement de beauté, mais bien comme l'image de la santé.

C'est pourquoi régimes ainsi que conseils d'exercice et de nutrition trouvent leur place dans les magazines à côté des solutions miracles : pilules, massages ou sels de bain.

D'autre part, après le teint de porcelaine associé à la richesse puisqu'il signifiait que l'on n'avait pas à travailler au soleil, les années 20 et 30 voient la montée du «culte du soleil», puisque le grand air et le soleil sont vus comme des sources de santé, en particulier dans la lutte contre la tuberculose. Les femmes se verront donc offrir maillots de bain, lotions, dépilatoires (puisque la peau est de plus en plus exposée) et moyens d'augmenter la poitrine mise en valeur par le maillot.

Finalement, dans une société où plus de 50 p. 100 de la population est âgée de moins de 25 ans, la jeunesse devient une valeur fondamentale et il faut la conserver à tout prix. L'apparence de jeunesse peut être préservée par l'emploi de crèmes contre les rides, de teintures pour les cheveux, de sous-vêtements de maintien ou de vitamines, tous ces produits étant annoncés abondamment dans les revues féminines.

Il importe pour les femmes de suivre ces idéaux de beauté, parce que la beauté devient synonyme de pouvoir : les concours de beauté font leur apparition, et l'on sent dans le discours populaire la montée de la valorisation de la séduction. Parfums, shampoings, cosmétiques deviennent les armes dont les femmes disposent pour réussir dans la vie et, entre autres, garder leur époux.

Mais les femmes sont aussi limitées dans leurs choix de beauté par les prescriptions du clergé, toujours très présent à cette période. Les sermons du dimanche rappellent aux femmes les standards de moralité imposés aux catholiques, et qui parfois sont en contradiction directe avec les «dictons» de la mode. L'Église condamne ainsi la passion du luxe, le déclin de la modestie, les plages et les costumes de sport qui tous contribueraient à mener l'humanité à sa perte.

Les cahiers de mode et les catalogues, qui incitent les femmes et surtout les jeunes filles à manquer de modestie, devraient être détruits. L'«exhibition impudique», du décolleté au maillot indécent, en passant par la jupe au-dessus du genou et le pantalon, est d'abord bien sûr interdite dans l'église, mais on étend aussi les prescriptions vestimentaires à toute la vie des femmes afin de préserver leur vertu, valeur fondamentale dans la religion. De ces recommandations naîtra en 1927 la Ligue catholique féminine, qui vise à «obtenir le triomphe de la modestie chrétienne», particulièrement dans le vêtement féminin. Ses membres recommanderont, entre autres choses, le port d'un maillot de bain «décent», pour contrebalancer le port des maillots découvrant les bras, les jambes et le dos, apparus dans les années 20. Finalement, l'Église condamne le port du pantalon, autre affront à la moralité puisqu'il encourage le mélange des sexes. La mode est un instrument du diable qui doit être combattu sur tous les fronts.

Prises entre ces deux influences, comment réagissent les jeunes Québécoises? Quelles pratiques adoptent-elles, et qu'est-ce qui influence leurs

choix? L'auteure analyse les témoignages qu'elle a reçus selon deux axes : d'abord, le milieu de vie rural ou urbain, qui modifie les moyens de communication et les ressources disponibles. Ainsi, les femmes qui vivent à la campagne fabriquent encore souvent elles-mêmes leurs vêtements, en s'inspirant des catalogues des grands magasins; elles portent, comme les femmes de la ville, les cheveux courts, mais elles se les coupent elles-mêmes à défaut d'avoir accès au salon de beauté comme à la ville; elles se maquillent peu, possiblement parce qu'elles sont plus facilement sujettes à recevoir les commentaires défavorables du curé, parce qu'elles ont moins accès aux divers produits ou parce qu'elles dépendent moins des apparences pour établir des contacts. Finalement, les femmes de la campagne s'intéressent moins au bronzage et s'inquiètent moins du vieillissement que les femmes de la ville, peut-être parce que pour elles le bronzage est encore synonyme de dur labeur.

En ville, les distinctions entre classes sociales et niveaux économiques amènent des différences dans les pratiques quant aux apparences. Si les femmes des milieux aisés fréquentent salons et grands magasins, les femmes des milieux modestes ont des habitudes plus semblables aux femmes qui vivent en milieu rural. Le rouge à lèvres se retrouve un peu partout, mais la poudre, le fard, le vernis à ongles restent pendant cette période les cosmétiques des classes favorisées. Le sport et les régimes amaigrissants sont les moyens de modifier la silhouette pour les riches, alors que les femmes des classes défavorisées vont plutôt continuer à porter le corset. Et si les femmes des milieux aisés tiennent peu compte des avertissements du clergé quant à leur frivolité, il en est autrement dans les milieux pauvres où la volonté de cacher son âge est aussi réprouvée.

Ainsi, si pendant la période observée on peut percevoir une certaine pénétration des nouveaux standards de beauté dans la vie des Québécoises, il semble qu'il faudra attendre encore quelques années avant que ces normes envahissent la société québécoise dans son ensemble. D'une part, l'influence du clergé catholique est encore très présente, particulièrement en milieu rural ou en milieu urbain défavorisé. De plus, l'accès pour les femmes de milieu rural aux services et produits du travail des apparences reste encore réduit pour quelques années. Enfin, toute pratique culturelle nécessite quelque temps avant de gagner l'approbation de tous les membres d'un groupe.

*France Gagnon  
Musée de la civilisation  
Québec*

**Sharon Batt** : *À bout de patience, les enjeux de la lutte au cancer du sein.* Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1998, 573 p.

Sharon Batt, elle-même atteinte du cancer du sein, relate dans *À bout de patience* son parcours depuis l'annonce de son diagnostic jusqu'à la mise sur pied du groupe Action cancer du sein de Montréal. Journaliste et rédactrice, elle a eu l'idée d'écrire ce livre en raison de son incompréhension par rapport aux désaccords entre les différents groupes de médecins et devant la variété de traitements offerts aux femmes. Elle cherche à se faire une opinion en remplaçant